

LÉON DIERX

PRINCE DES POÈTES

Le jeudi 23 Décembre 1920, à 16 heures, les portes du Musée Léon Dierx s'ouvraient devant un public fait des éléments les plus choisis de la société dyonisienne.

L'Académie de la Réunion avait tenu à ce que la cérémonie de l'inauguration du buste de Léon Dierx revêtît un caractère officiel et grandiose.

Le Gouverneur de la Réunion accompagné de son chef de Cabinet, M. Jaucourt, conseiller municipal, délégué du Maire de St-Denis, les parents du « prince des poètes », et les membres de l'Académie de la Réunion assistaient à l'inauguration.

Devant le péristyle du Musée d'Art, dans un décor charmant de parterres et de verdure, se dressait le buste du poète posé avec élégance sur un socle en pierre, au style sobre, entièrement sculpté dans le pays sous l'habile direction de M. Adrien Merlo, secrétaire général de l'Académie de la Réunion, Conservateur du Musée Léon Dierx.

La séance ouverte, M. Paul Berg, membre associé de l'Académie de la Réunion, prit la parole.

Il rendit hommage à la Municipalité de St-Denis qui généreusement a fait don au Musée du buste du « prince des poètes ».

Il évoqua ensuite Léon Dierx, jeune encore, promenant sa rêverie dans les rues de notre Ville, façonnant son âme à celle de la Nature, s'emplissant d'harmonie et de rythmes.

Il le suivit en France, à Paris, où le métier des lettres l'a poussé, vivant une existence modeste et laborieuse, à l'abri des honneurs et des compétitions basses.

Psychologue, M. Berg disséqua la pensée du poète des « Lèvres Closes », des « Amants », il mit à nu la pureté, la grâce nonchalante et sentimentale de ses vers.

Dans une péroraison empreinte de patriotisme, il rapprocha l'exemple de Léon Dierx vouant sa vie à la prêtrise de l'Art de celle de Gambetta, le tribun de 1871, dont les restes ont été transférés au Panthéon, et en tira une leçon de civisme.

L'orateur fut applaudi.

La cérémonie terminée, les groupes se rompaient, et chacun emportait de cette manifestation intellectuelle un souvenir heureux et durable.

DISCOURS DE M. PAUL BERG

Monsieur le Gouverneur,

Mesdames, Messieurs,

Le 11 Novembre dernier, dans l'enthousiasme des têtes du Cinquantenaire, la France a suivi le transfert au Panthéon des restes de Léon Gambetta, le défenseur de la République.

A peu de temps de là, devant ce musée, Panthéon du génie créole, où, dans une pensée touchante, le délicat artiste qui en a la charge a rassemblé les vestiges du passé historique de Bourbon, nous nous trouvons réunis pour donner la plus grande solennité possible à l'érection du buste du poète Léon Dierx.

Répondant à un sentiment de générosité auquel je me plais à rendre hommage, la municipalité de la ville de St-Denis n'a pas voulu que « la maison restât plus longtemps sans maître ». (1)

Elle a tenu à ce que le buste du « prince des poètes » s'érigât sur le parvis du temple de la Beauté, se présentant ainsi au visiteur dans la sérénité symbolique du bronze.

En commémorant le souvenir de Gambetta, peu de temps après la Revanche, la France rend un hommage solennel à la conscience civique, au devoir !

La Réunion, érigeant avec pompe, par une des journées les plus souriantes de son ciel, le buste du prince des poètes, salué avec émotion la pensée, inspiratrice de sentiments élevés, d'idées généreuses et fécondes !

Aussi, avec quelle émotion en ce jour solennel vais-je attacher une gerbe à la mémoire du poète des « Amants » et des « Lèvres Closes ».

I. L'Homme

L'enfance. -- Issu d'une vieille souche coloniale, Léon Dierx vit le jour à St-Denis, dans cette cité qui, lasse sans

(1) Article d'Arth. Rayeroux, Patrie Créole.

doute d'un long passé d'histoire, s'endort à l'ombre des arbres séculaires...

Son enfance, n'en doutons pas, dut être celle de tous les jeunes créoles qui vivent avec insouciance sous l'édénisme d'un ciel parfumé. Partagée entre la famille et l'école, elle s'est écoulée heureuse et libre.

Tout enfant, il dut apprendre à lire sur les genoux de sa mère et c'est là, je suppose, que s'affermir en lui cette dévotion maternelle dont il fut jaloux toute sa vie.

A la mort de sa mère, lorsqu'un ami lui porta l'expression de sa peine et promit de s'associer aux prières de la famille, Dierx protesta avec énergie :

« Ma mère dit-il était une sainte femme, elle n'a pas besoin de prières ».

C'est à notre lycée qu'il a fait ses études.

Sur les bancs de ces mêmes salles sonores, à l'ombre de ces mêmes manguiers, de ces tamariniers de l'Inde qui, à l'heure chaude des récréations, éparpillent les groupes, Léon Dierx s'est initié au culte des Lettres, puisant aux meilleures sources sous la conduite de maîtres éclairés.

Aux vacances il s'est imprégné de la senteur des bois, de l'arome des champs ondés de lumière ; il a écouté la passée des brises dans les grands arbres, en même temps que son cœur s'emplissait de « Rythmes » :

« Rythmes des robes fascinantes,
« Soupir des mers impérissable,
« Vous m'emplissez de désirs fous !

(Rythmes)

Les jeudis, les dimanches, il a promené sa rêverie dans nos rues coupées à angle droit, où le soleil des Tropiques vaporise un poudrolement de lumière subtile.

Il s'est attardé aux terrasses fleuries de toilettes claires, et toutes sonores du rire des jeunes filles.

La Muse ne l'avait pas encore convié à son sacerdoce, et plus d'une fois, le cœur du jeune homme dut vibrer d'émotion devant le charme inoubliable d'un sourire.

Balbutiements d'amour sussurés d'une voix hésitante ! Amours de la vingtaine, amours sans lendemain ! sourire de la jeune fille créole !... il vous a chantés dans son œuvre, avec émotion.

Et ainsi, la nature tropicale, dans le sourire de son ciel, de ses prés, de ses vierges, imprégnait l'âme de l'adolescent d'un mysticisme élégant, la pétrissait de lumière, de bonté et la tournait ostensiblement vers la carrière des Lettres.

L'homme — Dierx quitte le pays, la Ville l'attire du feu de ses lumières, elle l'éblouit, et le poète veut jouer de son luth devant le public de France.

Sa vocation se précise : Aujourd'hui que, sur le sable brun des tropiques, à l'ombre des filaos et des bambous, repose le souvenir de celle qui fit naître en lui le premier émoi ; qu'il sait et pour l'éternité

« Ce que c'est que le poids d'un cœur épouvanté
« Où tu trônes muet, tendant tes sombres ailes
« Amour, dieu frémissant, couronné d'immortelles » !

il se consacre à « l'illusion suprême » et n'entend que de loin l'écho du souvenir...

« Souvenirs ! Souvenirs ! appel mystérieux ! »

Pour vivre, il burine des vers, collabore à des journaux. Entre temps, il brosse des toiles où se transpose avec tact la noble inspiration de son talent. Il se crée des relations dans le monde des Lettres, se lie d'amitié avec Armand Sylvestre à la villa duquel il passe ses vacances.

Sa vie coule paisible et monotone, gênée même à certains moments, mais le souffle d'art qui est en lui lui fait détourner les yeux des bassesses de ce monde et les tourne vers l'idéal !

Tenez, un soir, parait-il, dans un café il prend place à une table. Un homme se présente qui, sur un ton quelque peu brutal, l'invite à se retirer :

« C'est ma place, monsieur, je m'y assieds d'habitude ».

Le grand Léon Dierx céda, et poursuivit plus loin le rêve qu'il caressait en lui — rêve incompris de la foule. (1)

Il était quant à cela d'une simplicité sans égale. Expéditionnaire au Département de l'Instruction publique, il ne se cachait pas pour dire :

« Je ne suis pas fait pour commander, j'aime obéir. Et

(1) Cité par « Paris Journal ».

puis au Ministère je puis rêver un peu, un tout petit peu, c'est si douce chose ! (1)

Ses jours, Mesdames et Messieurs, se sont écoulés à l'écart de l'arivisme. Dédaigneux du faste et des honneurs, toujours effacé, il n'aimait dévêtir son âme que dans le cénacle de ses intimes.

Lorsque, sur le tard de sa vie, la jeunesse de France lui offrit la couronne de « prince des poètes » il parut surpris et dit : C'est un honneur auquel je n'avais pas songé. Je crains en l'acceptant, de paraître ridicule. (2)

Cher noble et doux vieillard !

La mort lui fut douce. Il s'éteignit sans tapage et l'âme du poète s'en est allée vers les espaces sans bornes, vers le Mystère aux profondeurs de vertige.

Il viendra l'immortel semeur d'oubli total
Mais l'art entier subsiste avec le beau métal.
Périsse un homme un nom, il reste un dur visage

pour redire aux générations de l'avenir quel fin, délicat joaillier fut Dierx, notre grand et si cher Léon Dierx :

II. Le Poète

Le Pays natal — Comme Leconte de Lisle, Mesdames et Messieurs, dont il eut l'heur de pénétrer l'intimité, Léon Dierx vécut sans cesse « visionné par ses années de jeunesse » (Leblond). En un repli de son cœur il a gardé intact le souvenir des plages de son île où la vague en mourant prolonge

« Un chant grave et houleux dans les taillis bercé ».

La splendeur des horizons, la somptuosité du feuillage, l'ivresse des espaces de chez nous. Le lointain et mourant carillon des cloches d'église qui, chaque soir à l'angélus, comme des flocons de musique, s'envole avec la brise le long des

(1) (2) Cité par « Paris-Journal ».

collines, c'est de ces couleurs que Dierx aima surtout brouiller ses toiles !

Et avec quelle émotion il a chanté la voix monotone et lénifiante des filaos !

Ah ! ces filaos de Léon Dierx où l'âme humaine s'exhale avec ses rêves, ses déchirements.

Par delà les mers, dans l'air religieux des solitudes de la pensée, votre murmure éternel, filaos chevelus bercés de souffles lents, ne devait-il pas sonner en écho dans la rêverie du poète ?

Votre chant évoque tant de choses ! Nos espoirs, nos amours fragiles, nos amitiés éphémères — toute la faiblesse, tout le désarroi de l'homme devant la vie, son angoisse devant la menace du gouffre auquel il marche sous le poids d'une fatalité millénaire....

Et lorsqu'une stèle marquera la dernière halte du poète en ce monde ; lorsque d'autres hommes vont s'asseoir là où il s'assit lui-même, par delà les mers, du fond des cieux brûlants, votre plainte, filaos ! ne bercera-t-elle pas d'autres rêves illusoire ?...

Les « filaos » Mesdames et Messieurs, ne sont pas les uniques vers où renaissent chez Dierx l'amour du terroir. Il a encore la vision d'un gouffre noir sur la verte colline où

« La liane à l'entour qui tapisse la lande
« Se balance aux parois et s'enroule en guirlande.
« Des arbres de senteur l'ombragent en entier
« Et l'on y vient joyeux par le plus gai sentier »

(Le gouffre)

Sur le tard de l'exil, aux heures de nostalgie, à ses sens montait encore

« Une odeur sacrée en qui tout vain parfum se fond,
« Qui s'exhale on ne sait de quel exil du fond
« De quel ravin boisé rêvant sous les Tropiques,
« De quelle Ithaque en fleurs des mers aromatiques

(L'odeur sacrée)

Ces visions d'autrefois, comme des flocons d'ouate, jonchent les « soirs d'octobre » d'influe lassitude, de morne découragement.

« Comme les fûts nombreux des hautes cathédrales,
« O rêves de mon cœur, vous montez ! Et je vois
« Le même encens toujours endormir ses spirales
« A l'ombre de vos nef, ô rêves d'autrefois ! »

(La prison)

Son âme est prisonnière de ces souvenirs lointains qui la font s'écarter des hommes, se replier sur elle-même pour entendre la voix lénifiante du passé. Et sa pensée remonte à celle-là

« Qui mourut en vouant sa vie aux Dieux mauvais »

à cette Métella, vierge inflexible, dont le dédain lui fit douter des choses de ce monde. La crise est aiguë, et le poète las de son isolement, envie les morts

« Couchés là-bas sous le plomb bien scellé,
« Complices embaumés d'un fraternel regret !

(Henrich le Venf)

Son pessimisme — Ce pessimisme de Léon Dierx, reflet d'une nature émotible, d'une sensibilité impressionnable à l'excès se retrouve chez Leconte de Lisle, chez Sully Prudhomme — apanage de ces intelligences supérieures qui vivent dans l'obsession d'un idéal altruiste. Au contact de la vie, elles se froissent, se referment pour exhiler leur plainte qu'on dirait être le cri même de l'humanité !

Dierx, nature sensible, devait-il échapper à cette fatalité ? En l'homme, son semblable, il voit un être désabusé

« Qui ployant sous le poids d'insupportables chaînes,
« Se connaît tout entier dans la joie et les pleurs,
« Rassasié du rire autant que des douleurs,
« Sans élans pour le bien, et pour le mal sans haines

(Soleil couchant)

« Le ciel est loin, les dieux sont sourds »

Le veau d'or reluit sur les autels et la nature trône, muste et hautaine, sur les débris des croyances déçues :

« Nature indifférente, au secret douloureux

« Vous êtes sans pitié, comme tous les heureux »

(Soleil couchant)

Léon Dierx, Mesdames et Messieurs, est un sceptique qu'une déception encourue au matin de la vie, a marqué d'une cicatrice, et qui promène sur les hommes et les choses un regard brouillé d'amertume.

Ah ! revienne plutôt l'époque où

« Sous le fécond soleil des nations antiques

« L'homme était riche en dieux dont il savait les noms »

(L'exemple)

A l'entité d'un Dieu cependant, il oppose aussitôt l'Adversaire, le mal porteur de maléfices, destructeur implacable de toute action généreuse. Force malfaisante s'opposant à la force idéale pour en détruire le grand œuvre (c. f. l'Épreuve).

Tel, Mesdames et Messieurs, Gustave Flaubert qui avouait avec cette franchise brutale qui lui était familière, que la vue d'une femme belle et jolie s'associait chez lui à l'idée... du squelette ! (1)

Un soir, assis dans un sentier, méditatif et solitaire, Léon Dierx vit passer « un long troupeau de bœufs descendus des Collines ».

« Ils allaient, à pas lourds, tels que ceux d'un homme ivre

« Ils foudaient la broussaille aux murmures légers

« Et faisaient en leur marche, à l'appel des bergers

« Tinter sur leur cou brun leur clochette de cuivre »

La vision prit fin. Mais au souvenir des bœufs nostalgiques dont l'œil reflète un songe de captifs, son cœur s'emplit de tristesse. Leurs grelots lui parlaient et il lui sembla entendre « les plaintes que tous les opprimés poussaient vers l'Éternel ».

La Beauté. — Aussi comme la beauté parla à ce poète d'une musicalité voluptueuse !

(1) Correspondance.

Elle inspira le rythme de ses vers, elle initia à l'harmonie secrète des yeux.

« Grandes yeux de la femme ! ô clartés

« Où l'amour entrevoit un ciel insaisissable !

à la statuaire des beaux corps teints de flammes roses... en même temps que son esprit, ôtant la gaine des attaches de ce monde, s'envolait vers les régions supérieures de l'Idéal...

Par les nuits monotones du ciel d'Europe, dans la sérénité de la chambre toute bourdonnante du vol des idées, Dierx goûta une félicité enthousiaste à voir l'idée triompher de la forme, à voir cette dernière se modeler à sa cadence et lui donner ce souffle de vie qui fait de la poésie un langage divin...

Il gagna à cette discipline une esthétique généreuse, en même temps que décroissaient à sa perspective l'opposition des intérêts, la conflagration inhumaine des guerres !

L'âge, il est vrai, parsemait ses tempes de neige, et versait du baume sur la plaie secrète de son cœur, ternissant ainsi des affres de son scepticisme.

Et, dans un retour aux croyances mystiques de son enfance, à la pensée pieuse de sa mère, il invoque

« Le Dieu seul juste et bon, sans droit de châtiment

« Plein d'oubli, de pitié, de pardon seulement (1)

Son patriotisme. — Son patriotisme lui aussi s'épurait à cette tâche, il se faisait plus humain. Le poète comprit que la destinée des peuples n'était pas de s'entretuer dans le choc des batailles, mais d'unir leurs efforts, leurs pensées, en vue du perfectionnement de l'individu et de la race. Dans un élan il évoque la Paix universelle, il l'attend pour couronner sa vieillesse de lumière et de bienfaits.

Mais lorsque la débâcle fit résonner le sol de France sous la botte prussienne, lorsque l'Empire désarçonné chuta dans la boue de Sedan, les « lèvres closes » s'ouvrirent pour cracher les « paroles du vaincu ».

Cris de haine, de mépris implacable et hautain, que le Gaulois lançait, comme autant de javelots, à la figure du Saxon

(1) Œuvres posthumes (Lemerre) c. f. le Dieu futur.

victorieux, se dressant devant lui dans l'attitude farouche du gladiateur.

« Battez le fer, ô forgeron !
 « Pour percer un jour leurs entrailles,
 « Fondez le plomb pour les mitrailles
 « Quand un jour, nous les chasserons ! »

(Les paroles du Vaincu)

Les générations se suivent, Mesdames et Messieurs, mais la pensée de l'homme subsiste pour marquer le triomphe du travail et de l'effort. Un demi siècle plus tard, à l'horloge fatidique sonnait l'heure du réveil et la victoire de 1918, triomphe d'une idéologie empreinte d'esthétique et de justice, bien plus encore que la couronne de « prince des poètes » devait auréoler d'immortalité l'œuvre de Léon Dierx !

*
 **

Dierx vécut loin des honneurs mensongers, loin de toute agitation vaine. Il fut l'apôtre du Beau « le soldat de la pensée française ». (1)

Son existence avec un désintéressement magnanime, il l'a vouée à la prêche de l'idéal, et par là ne fit-il pas acte de patriotisme ?

Au lendemain de ces cinq années de guerre qui ont amené du déséquilibre, l'exemple de tous ceux qui vécurent pour le triomphe d'une idée, d'une cause noble doit être profitable.

Gambetta l'organisateur de la défense en 1871, mettait son entier dévouement au service de la nation.

Léon Dierx, lui, dans le domaine de la pensée, parait — au prix de combien d'efforts ! — le diadème littéraire de la France de deux joyaux d'un éclat remarquable.

D'un côté, le devoir civique, le dévouement à la collectivité ; de l'autre le dévouement à un idéal de justice et de générosité. De part et d'autre la solidarité dans l'effort.

De tels exemples ne sauraient s'oublier.

Puissent-ils, Mesdames et Messieurs, nous aider à faire de notre belle île « l'Hellade de l'Océan Indien ! »

Saint-Denis 23 Décembre 1920.

PAUL BERG

(1) Poincaré — Discours au Congrès National du Livre.

DISCOURS

de M. Guignard sur la tombe de M. Magnin

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE LECONTE DE LISLE,
 MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA RÉUNION

Mesdames, Messieurs ;

En l'absence de M. Hermann, notre président, malade à St-Pierre, j'ai le douloureux honneur d'apporter à notre éminent confrère, M. Magnin, l'hommage ému des profonds regrets de notre Académie.

Lors de la Constitution de notre Corps, Magnin par droit de mérite fut un des premiers élu par ses confrères eux-mêmes, pour la section littéraire, tandis que d'autres François Cudenet pour les arts et Jean Bertho pour les sciences avaient été nommés par M. le Gouverneur Garbit, notre illustre fondateur. Je cite ces deux noms de Cudenet et de Bertho, parce qu'il y a quelques années j'ai été appelé à leur rendre, à l'un à St-Pierre et à l'autre ici, les mêmes devoirs funèbres, que je rends aujourd'hui à Magnin, et parce qu'en eux nous perdons trois des plus distingués représentants de nos sections artistiques, scientifiques et littéraires.

Pour Magnin qui nous est enlevé avant la soixantaine, je constate avec tristesse comme pour Cudenet et Bertho que c'est le travail, la fatigue intellectuelle qui a hâté sa mort, comme si la nature jalouse voulait nous interdire tout excès même dans ce qui nous fait le plus véritablement hommes, le bien de l'esprit. Avec quelle ardeur il s'était préparé ici à son agrégation ! Quel labeur, malgré la vivacité de son intelligence, il dut fournir pour réussir aussi brillamment qu'il le fit à ce difficile concours.

Bibliothèque Départementale
 SAINT-DENIS RÉUNION

Avide de tout savoir, il ne borna pas ses études aux matières des programmes classiques ; il voulut connaître tout ce qui sollicite la curiosité de notre raison pour notre joie ou pour notre tourment. Il demanda leurs secrets à la science et à la philosophie et l'explication de ses mystères à la théologie elle-même — Il lut Saint-Thomas dans toute l'obscurité (1) de sa Somme -- De cette lecture François Cudenet était sorti incrédule : lui, il y trouva la confirmation de sa foi.

Amoureux du beau comme il était ami du vrai, Magnin n'avait pas moins de goût et d'aptitudes pour les beaux arts que pour les belles lettres, leur scur. Quelles fêtes, quels régals nous promettait à nous et nous faisait espérer pour les autres la possession de cette intelligence si cultivée et ouverte sur tant de magnifiques horizons. Il avait prononcé au lycée de si admirables discours !

Mais c'était compter sans son caractère d'excessive modestie, de timidité outrée, ajouterai-je sans cette devise gravée sur ses livres et empruntée à son ami Horace « O di profanum vulgus et arceo » ; devisé un peu aristocratique sans doute, mais démentie dans la réalité par son profond amour de la justice, par sa sincère pitié pour les malheureux, par ses propres charités et celles de sa famille. Bien fâcheuse, en tout cas, a été pour nous cette crainte de se produire en public, cette horreur de parler devant la foule.

De combien de conférences instructives, de combien d'œuvres exquises en prose et en vers n'avons nous pas été ainsi privés ! car Magnin n'excellait pas moins dans la langue des poètes que dans celle des prosateurs. Que de pièces précieuses sont sorties de sa plume élégante et facile, les unes pleines de grâce et tendrement nuancées par les joies de la famille, les autres spirituelles mordantes, cinglantes même contre les méchants et les sots !

Par tempérament donc et par principe, Magnin n'a eu et n'a voulu avoir pour auditoire que sa classe ; à sa classe il a tout sacrifié, il n'a travaillé que pour elle. Cantonné, confiné dans sa chaire, il y a consacré ses trente-huit années

(1) Le P. André dit de Bossuet qu'il avait été élevé dans l'obscur thomisme.

d'enseignement et toujours avec la même conscience à instruire ses élèves, et à leur apprendre l'art si difficile de penser et d'écrire, art qu'il possédait en perfection et qu'il pratiquait avec une merveilleuse aisance. Aussi l'Académie, tout en regrettant ce qu'elle a perdu à cette conception rigoriste du devoir professionnel, n'en sait pas moins un gré infini à Magnin pour les heureux résultats que nous ont valus ses excellentes leçons (1). Il est sûrement un des professeurs qui ont le plus contribué à former l'esprit des générations qui depuis trente ans se sont succédé au lycée et dans la vie réunionnaise. C'est à lui en très grande partie que la Colonie est redevable du mérite littéraire de ces nombreux jeunes gens qui savent si bien exprimer leur pensée par la plume et par la parole. Pour l'Académie cette belle intellectualité et la joie qu'elle en ressent compensent presque tous les manques à gagner que lui a fait subir la modestie du savant Académicien.

Mais si Magnin lui a envié le plaisir d'applaudir ses conférences, comme elle a souvent applaudi celles de M. Foucque, elle n'est pas près d'oublier les services qu'il lui a rendus dans ses concours, grâce à la variété de sa culture littéraire et esthétique, à la finesse et à la sûreté de son jugement. Son goût intaillible était pour elle une des meilleures garanties contre toute espèce d'erreur dans l'appréciation des études et des travaux couronnés par elle.

Il nous manquera donc, désormais, le juge autorisé, le critique délicat dont nous aimions à apprécier la compétence. Plus encore nous manquera le confrère discret, courtois, affectueux et simple, d'un commerce agréable et sûr, incapable d'un sentiment égoïste et méchant, sinon d'un mot piquant, et spirituel ; l'ami loyal, désintéressé, toujours prêt à rendre service, sans se faire valoir, l'homme de cœur, le citoyen indépendant et libre. Mais c'est surtout à sa maison que se fera cruellement sentir son absence, à ce foyer dont il était l'âme, où, homme de vie intérieure, passionnément attaché aux siens, il était adoré de sa femme et de ses filles, — Quel vide affreux la mort a creusé là !

(1) Nous avons dit ailleurs nos regrets de ne pas voir ces admirables cours publiés.

Mon cher Magnin, toutes ces vertus qui vous rendaient partout si utile vous ne les avez pas cultivées en vain : vivantes toujours et non mortes avec vous, elles s'épanouissent dans les êtres chers que vous en avez imprégnés. Vos études, vos réflexions, votre foi traditionnelle vous ont amené à croire qu'elles donnent droit après la mort à une récompense d'éternel bonheur. Puissiez-vous la recevoir, cette récompense aussi large que vous l'avez méritée.

Pour nous, sincèrement affligés de votre perte, et partageant l'immense douleur de celles que vous laissez abimées dans les larmes et les sanglots, nous ne pouvons que leur offrir respectueusement la profonde sympathie de nos regrets, en vous adressant ce triste et dernier adieu !

DISCOURS
de M. Foucque
sur la tombe de M. A. Magnin

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR DE 1^{re} AU LYCÉE LECONTE DE LISLE

Mon cher maître,

C'est tout le Lycée Leconte de Lisle, votre Lycée, qui par ma voix vient exprimer devant votre tombe si tôt creusée le suprême hommage de ses regrets unanimes. Les vacances, en dispersant son personnel par tous les quartiers de l'île, n'ont pas permis à Monsieur le Proviseur, chef de Service de l'I. P. de venir lui-même vous porter l'adieu de l'administration et celui de vos collègues dont beaucoup regretteront vivement de n'avoir pas eu la possibilité de vous accompagner jusqu'à cette demeure. Mais tous, certes, sont ici présents de pensée et de cœur pour rendre un dernier témoignage au maître reconnu et à l'ami estimé et aimé depuis 38 ans

Car voilà 38 années que vous êtes venu à ce lycée auquel vous avez consacré avec un dévouement absolu toute votre vie, à ce lycée que vous aimiez et qui vous aimait. Vous veniez de ces régions du Nord de la France qui ont tant souffert depuis six ans et à qui la souffrance a permis de manifester ces solides et admirables qualités qu'elles aiment à cacher modestement et qui sont précisément celles dont vous avez donné l'exemple parmi nous. Né à Flines-lès-Mortagne aux environs de Valenciennes tout près de la frontière belge en 1861, vous avez fait vos humanités à Lille, et de ce milieu laborieux où s'est écoulée votre enfance, autant que du sang franc-comtois que vous teniez de vos origines, vous avez gardé toujours

ce goût du travail, cette activité intellectuelle, cette ténacité dans l'effort dont toute votre vie fera foi.

Après votre baccalauréat subi à Douai c'est le Doubs, berceau de votre famille et la faculté proche de Besançon qui abritèrent votre studieuse jeunesse. Licencié en 1881 vous débutiez aussitôt à 20 ans dans une chaire de Rodez où vous avait précédé un Francisque Sarcey, ce qui rendait particulièrement difficile la tâche à remplir. Un an seulement après vous étiez nommé professeur de Lettres au Lycée de la Réunion ; c'est donc en 1882 que vous arriviez dans cette colonie qui devait vous retenir désormais par des liens tendres et sûrs. Votre cœur y trouva en effet presque aussitôt trois attaches qui vous enchaînèrent définitivement : un foyer, des berceaux et aussi hélas ! des tombes prématurément ouvertes !

Dès lors toute votre vie volontairement modeste tient en deux mots : Enseignement, études. Ces dernières poursuivies avec une activité et un courage dignes d'un grand éloge, puisque malgré un service absorbant vous prépariez un difficile concours d'agrégation que vous subissiez avec succès quelques années plus tard, au cours d'un congé, en 1890.

Et de votre enseignement pourquoi parlerai-je longtemps, puisque depuis près d'un demi siècle toutes les générations bourbonnaises qui ont passé par le Lycée ont emporté le souvenir inaltérable de cette année de Rhétorique dont le savoir et l'habileté du maître qui y présidait faisaient la plus intéressante et la plus suggestive de toutes ?

Dans sa hauteur un peu sévère, cet enseignement était admirable de tenue, de probité et de valeur. Une science qui, bien qu'elle fût loin de se manifester tout entière touchait à l'érudition ; un goût sûr, classique, qu'enrichissait un sentiment très délicat des nuances les plus fines ; une parole calme, précise et qui savait parfois être éloquentes tout en restant simple, voilà les qualités éminentes qui attachaient nos jeunes esprits curieux quand vers la sixième année nous écoutions votre voix, révélatrice avertie des beautés des littératures antiques et nationale. Et je puis

ajouter avec franchise que ceux-là qu'a attirés et gardés pour la vie le culte des Lettres, vous sont redevables. (et infiniment reconnaissants) de l'éveil de cette vocation qu'a créée une initiation supérieurement conduite. Avec ceux-là ce sont tous vos anciens élèves qui pleurent aujourd'hui un maître pour qui ils ont toujours gardé une respectueuse reconnaissance.

Rares étaient ceux à qui vous permettiez de pénétrer plus avant dans une intimité dont vous gardiez jalousement la faveur, mais ces privilégiés savent aussi et peuvent dire combien l'homme chez vous forçait l'estime et l'affection. Une fois rompue la froideur de l'abord et forcée cette réserve que dictait en partie une modestie trop grande aux yeux du monde, il n'y avait plus que sympathie, douceur, bonté, affection délicate et facilement alarmée. toutes vertus que vous avez sans bruit, mais sans défaillance, pratiquées comme fils, comme époux, comme père.

Que peuvent donc sur la douleur d'une famille à qui est enlevée votre présence, nos faibles hommages de condoléances ? Qu'elle sache du moins la sincérité de notre affliction, l'émotion avec laquelle nous associons nos regrets aux siens, et la douleur vraie avec laquelle, au moment où vous vous endormez de ce long sommeil sur lequel vous avez toujours vu luire la grande espérance chrétienne, nous vous adressons un dernier adieu.